

Est-ce la fin ? : À propos du mouvement moderniste

Autor(en): **Goumaz, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **7 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EST-CE LA FIN?

A PROPOS DU MOUVEMENT MODERNISTE

Le protestantisme, épris de liberté, a toujours suivi avec un intérêt passionné les diverses tentatives d'émancipation dont le camp adverse du catholicisme a été le théâtre. Qu'on pense ce qu'on voudra de l'Eglise romaine, elle est une puissance avec laquelle il faut compter, et en dépit de la séparation d'hier en France et de celle de demain en Espagne, en attendant que d'autres nations suivent, le règne de la papauté est loin d'être brisé. Le sera-t-il même jamais? On s'explique dès lors qu'à chacune des crises intérieures qui secouent l'organisme papal, aussi bien qu'à toutes ses luttes extérieures avec l'autorité politique, le monde protestant soit aussitôt mis en éveil, et se demande, espérant l'impossible, si le vieux corps va rajeunir et marcher avec le siècle, sous la poussée d'un nouvel esprit.

Non pas que personne puisse se bercer de l'illusion naïve que le catholicisme se renie jamais lui-même et se fasse protestant. Mais, au moins, a-t-il été permis de croire à maintes reprises qu'il ne resterait pas insensible au souffle d'affranchissement et de libéralisme, et que son conservatisme cesserait de se montrer irréductible. Nous ne parlons pas de Léon XIII, en frais de coquetterie avec la République par pure habileté, et plus fin que vraiment ouvert. Mais un Lamennais, avec son sens démocratique, puis toute l'opposition de 1870, d'où sortit le vieux-catholicisme, un Père Hyacinthe, avec la générosité et l'envergure d'aigle de sa pensée, n'ont-ils pas, pour ne rien dire de leurs prédécesseurs de tous les temps, fait espérer des possibilités de rénovation, que le protestantisme a saluées chaque fois avec un joyeux enthousiasme? Il y allait du progrès du monde.

Mais les lutteurs ont été vaincus. Et, dans toutes leurs défaites successives, l'immutabilité de l'Eglise s'affirmait plus catégorique. Le bloc!

A chaque époque, cependant, sa floraison. Il était réservé à la décade qui s'achève d'assister à l'un des plus remarquables efforts de l'esprit nouveau rêvant d'enfanter un catholicisme nouveau. Et jamais, peut-être, comme cette fois, le protestantisme n'a suivi avec plus d'attention et de sympathie la tentative à la

fois une et diverse de la pléïade d'hommes (dont un si grand nombre distingués par le savoir et la culture) qui ont essayé, les uns dans le domaine politique, les autres sur le terrain de la philosophie, de l'histoire ou de l'exégèse, d'infuser le sang du siècle à la plus réfractaire des institutions. Leur arsenal leur fournissait des armes très différentes, et chacun prenait avis des circonstances ou de son tempérament. Mais tous avaient à cœur — il y paraissait du moins à l'origine — le triomphe d'un catholicisme renouvelé sur un catholicisme caduc.

Il n'entre point dans notre propos de faire ici l'histoire du „modernisme“. Nous ne nous en sentons ni le goût ni la force, et, si palpitantes que puissent être les péripéties de la lutte, nous les laisserons de côté, pour n'envisager que les résultats et établir le bilan du mouvement à la suite d'un des hommes les mieux renseignés sur la question.

* * *

Le „bilan du modernisme“, tel est, en effet, le titre d'une étude de M. Gaston Riou¹⁾ dans la „Revue“ (ancienne Revue des revues) du 25 Juillet 1910²⁾, dont nous aimerions à la fois présenter les conclusions aux lecteurs de „*Wissen und Leben*“ et prolonger les lignes en appliquant à la critique protestante les observations de l'auteur.

M. Riou, comme tant d'autres, a cru d'abord au modernisme, à sa puissance de rénovation et de transformation. Mais aujourd'hui, considérant les défections et les défaites, constatant que Rome s'affirme plus que jamais en adversaire de la culture, il s'écrie: „Faillite!“

Faillite, par la faute même des modernistes, à qui, pour triompher, il a manqué, à côté de vertus éminentes, la foi qui fait les apôtres. Tyrrell, avec son sens religieux si profond, n'est que l'exception qui confirme la règle.

Notre auteur prononce ce jugement avec un chagrin non déguisé, mais aussi une conviction non moins déterminée. Contre M. Paul Sabatier, qui espère avec un indomptable optimisme, il déclare qu'à l'heure qu'il est, tout est bien fini.

1) Auteur également de „*Lettre flamande*“ et du „*Père Hyacinthe*“.

2) Voir aussi *Foi et Vie* du 5 Août 1910.

Les novateurs, dit-il, ont manqué, pour la plupart, d'audace, de franchise d'accent, de foi ardente, contrairement à tous les grands catholiques indépendants du dix-neuvième siècle. En face d'une papauté résolue, l'esprit de décision leur a fait défaut.

Rome, il faut lui rendre cette justice, n'a pas tergiversé. Sa ligne de conduite a été tout de suite droite et nette. Elle a dit: Qui n'est pas avec nous est contre nous, et qui est contre nous, qu'il soit anathème. L'avènement de Pie X a amené une réaction énergique. A peine le nouveau pape est-il élu que l'Index fonctionne impitoyable. Livres, revues et cours sont tour à tour condamnés, des prêtres sont interdits, le syllabus *Lamentabili* dénonce les principales thèses modernistes, l'encyclique *Pascendi* foudroie l'histoire et la philosophie nouvelles. Aux protestations des Loisy, des Tyrrell, des Murri, on répond par l'excommunication.

Alors, intimidé, le gros de l'armée réformatrice s'arrête net, et bientôt bat en retraite. En serrés entre le „Dieu-Eglise“ et le „Dieu-Vérité“, et obligés de prendre parti pour l'un des deux, les modernistes, dans leur immense majorité, abdiquent leurs prétentions et sacrifient la vérité à l'Eglise, à leur amour pour l'Eglise, quelques-uns avec douleur, d'autres avec infiniment moins de tristesse.

Philosophes plutôt qu'historiens, acquis à l'idée de l'évolution des dogmes, dans lesquels ils ne voient que des symboles, ils estiment qu'après tout il est bien vain de faire triompher à tout prix une formule de foi, et que c'est payer trop chèrement ce jeu-là du martyre. Leur modernisme était une pure manière d'apologie, qui eût peut-être gagné quelques intellectuels. L'Eglise n'a pas jugé leur méthode opportune. Ils se sont tus.

Ils se sont tus parce qu'ils n'étaient que de simples avocats, apportant de simples arguments. La cause intéressait leurs esprits, elle ne passionnait pas leurs cœurs. La vérité, perçue intérieurement et profondément, ne les avait pas conquis, ces hommes qu'on avait eu la naïveté de considérer comme des créateurs. „On s'était figuré qu'ils étaient en enfantement d'un monde nouveau; ils n'étaient, en réalité, que des replâtreurs, que les émules de ces ouvriers égyptiens, qui de siècle en siècle refaisaient la toilette des dieux.“

Ils se sont maintenant soumis, tous ceux-là dont on avait cru qu'ils deviendraient „la sève printanière de la terre“, et chez qui on se plaisait à découvrir le grand germe d'avenir. Dans l'Eglise, dont plusieurs d'entre eux briguent aujourd'hui les faveurs, leur influence rénovatrice, qui au début donnait tant d'espérances, se trouve définitivement réduite à zéro.

Et la petite douzaine de révoltés, de ceux — car il y en eut pourtant — que les foudres de l'Eglise n'empêchèrent pas de suivre leur voie, et à l'héroïsme desquels il convient de rendre hommage? Eh bien, de ces braves, pas plus que des soumis, on ne peut espérer d'action profonde. Murri et Tyrrell, par exemple, ont réédité, et avec un succès moindre que leurs devanciers, l'histoire d'un Lamennais, dont Rome a condamné les tendances démocratiques, et d'un Père Hyacinthe et d'un Dollinger luttant sans espoir contre le césarisme romain. Le résultat? Rome plus fortement organisée que jamais a purement et simplement mis à la porte les fâcheux.

Loisy? Son cas avait ceci d'intéressant qu'il entendait, chose inouïe, pratiquer la critique historique dans l'Eglise même. Lui aussi est expulsé. Son influence est du coup annihilée. L'ex-abbé rentre dans le siècle; au Collège de France, il pourra exercer librement sa science et sa méthode. Mais, pour le monde, cela n'a rien d'extraordinaire. L'Université compte un savant de plus, et c'est tout. Le siècle s'est enrichi d'un intellectuel, chose heureuse mais commune. Mais l'Eglise, elle, n'est pas réformée pour un atome parce qu'un nouveau et brillant professeur, sorti de chez elle, s'est installé dans la maison de Budé.

Donc, au jugement de M. Riou, qu'il s'agisse des prêtres soumis ou de la minorité récalcitrante, la banqueroute n'en est pas moins évidente. Il n'y a rien de changé dans l'Eglise. Les modernistes, en dernière analyse, se sont trouvés impuissants. Les faits sont là. La lamentable reculade du grand nombre, tout comme l'inutile opposition de quelques-uns, nous force à revenir de toutes nos illusions... si jamais nous en avons eu.

Nous souscrivons à ce jugement. Mais nous estimons que M. Riou a raison tout particulièrement quand il attribue l'échec des modernistes à leur manque d'un idéal impératif et d'un sens religieux assez sérieux pour faire d'eux des apôtres. Il vaut la

peine de citer ici tout au long, et dans leur style nerveux, les considérations pleines de justesse par lesquelles l'auteur termine son article :

„Si les modernistes, écrit-il, avaient été saisis, et pour ainsi dire *vaincus*, par une de ces vérités vivantes, primordiales, éternelles, qui, lorsqu'elles surgissent tout à coup au fond de l'âme, lui éclairent toute la route du monde et de l'éternité, la libèrent de l'ennui, de l'incertitude, et lui confèrent une dignité immortelle — il leur aurait été impossible de ne pas être des apôtres... Mais les modernistes pris en bloc, n'ont été saisis par aucune de ces vérités supérieures, qui, du même coup, tyrannisent et libèrent. Or, un mouvement qui n'est pas engendré par une de ces vérités, peut être une importante querelle de sacristie ou d'amphithéâtre théologique : il lui manque, pour mériter le nom de religieux, d'être largement et intensément humain et d'avoir cet élan prophétique invincible qui puise sa force sociale dans l'ardente sincérité de la conscience. En réalité, le modernisme n'a pas été un mouvement religieux. Il n'est pas descendu au cœur de la race. Il s'est surtout cantonné dans les cerveaux de quelques prudents Erasmes et de quelques abbés démocrates, plus démocrates que croyants. Il a été tout, philosophique, politique, critique, tout, sauf religieux. Et c'est pourquoi le siècle, qui a été rarement mieux disposé qu'aujourd'hui à écouter une parole de foi, ne lui a prêté aucune attention. En somme le modernisme n'aura été qu'une bonne volonté de gens savants et distingués mais incapables d'être parfaitement vrais avec eux-mêmes, vrais jusqu'à l'apostolat. Ne nous en prenons pas à la dureté du siècle s'il a échoué. Il a échoué, au contraire, malgré le vœu du siècle.“

* * *

C'est donc la fin. Mais cet effondrement comporte, à nos yeux, un enseignement et un garde à vous. Tout bien compté, il n'étonne pas ceux qui, dès le début, quelles que fussent leurs sympathies pour le mouvement naissant, se sont inquiétés d'entendre les modernistes parler si fort de critique et si peu de foi. Ils se sont demandé si l'appréciation nouvelle des choses, les jugements sur l'Eglise, sur le dogme, sur l'exégèse, dont les „réformateurs“ se faisaient les hérauts, étaient marqués au coin d'un

véritable sens de la question, dans l'espèce un sens religieux, et si les objections qu'ils opposaient à la tradition et à l'opinion courante puisaient en dernière analyse leur source dans un besoin religieux froissé qui cherche une formule plus haute et plus adéquate.

Or, ce qui semble avoir été heurté chez eux en première ligne, c'est l'intellect plus que la vie intime de l'âme et les élans spirituels. Ils ont — et même les plus courageux et les plus tenaces d'entr'eux, Tyrrell mis à part — tenté une réforme de la religion sans qu'il apparût qu'ils eussent pour la religion un souci prédominant. Ils n'ont pas donné l'impression d'une force religieuse s'appliquant aux choses religieuses, et en toute vérité il n'y a pas à être trop surpris de leur échec. L'insuccès les guettait du moment qu'en ces matières ils croyaient qu'il suffisait à leur tâche de corriger des erreurs sans former des convictions et surtout sans apporter leurs propres convictions.

Qu'on nous entende bien! Nous répudions l'obscurantisme d'un piétisme mal avisé qui s'effraie de la lumière scientifique. Ici même¹⁾, nous avons non seulement revendiqué les droits de la critique en face de la croyance, mais soutenu la thèse sinon neuve du moins audacieuse que celle-ci se condamne à l'anémie sans le concours de celle-là. Plus que jamais, nous tenons cette théorie pour vraie. Mais encore faut-il, et nous le disions aussi dans l'article auquel nous faisons allusion, que, sous peine d'incompétence, la critique théologique travaille dans un esprit religieux. Le détachement et l'indifférence paraissent au premier abord offrir seuls les garanties de l'impartialité. En fait, rien n'est moins impartial que l'étude des questions vitales sans une expérience personnelle préalable. On ne peut parler utilement de religion si l'on n'est pénétré soi-même de vie religieuse. Les modernistes ne l'ont pas compris, et leur tentative a sombré.

Mais — et c'est là où nous en voulions venir — si leur échec s'explique par l'insuffisance de leur puissance religieuse, la critique protestante qui leur donne la main dans ses recherches, agirait sagement en se souvenant de cet exemple. Elle aussi se condamne — et elle s'est condamnée déjà souvent — aux œuvres

¹⁾ Voir „*Wissen und Leben*“, vol. IV, pages 162 et ss. (15 Mai 1909).

sans lendemain et sans influence, si elle oublie cette loi psychologique que tout véritable progrès en religion s'asseyait sur le large fondement religieux, et non pas sur les pointes d'aiguille des hypothèses même ingénieuses, des découvertes historiques ou de la dialectique subtile.

Il ne suffit point au christianisme de le rendre plus rationnel, il faut encore le rendre plus vivant. Il n'est lui-même que s'il s'implante au centre même des existences. Ni l'histoire, ni l'exégèse, pas plus que la philosophie ou la morale, n'ont le droit de prétendre à l'hégémonie dans le domaine de la foi. Bien plus ! si elles entendent prendre la place première, fondamentale, elles deviennent le facteur le plus destructif de la religion.

On l'oublie quelquefois dans le monde protestant aussi bien que chez les modernistes.

Hier, par exemple, le „libéralisme“ annonçait à grand fracas ses projets de réforme du christianisme. Il avait plein la bouche de sa „méthode“, de son infaillible méthode, qui devait conquérir tous les esprits intelligents. Tout ce qu'il a apporté, c'était une orthodoxie diminuée, la simple négation de certaines prétentions orthodoxes, des critiques, dont plusieurs, en matière biblique spécialement, acceptées aujourd'hui par tous les hommes indépendants, sans qu'il soit d'ailleurs prouvé que le libéralisme comme tel les ait convaincus. Mais après ?

Intellectualiste autant que l'orthodoxie qu'il combattait, le libéralisme a fait de la foi une question de quantité. En digne successeur du rationalisme qu'il était, il se demandait à propos de chaque objet de croyance jusqu'à quel point il demeurerait acceptable en face de la science du jour. Et l'on sabrait, l'on sabrait, en s'imaginant naïvement qu'on réformait le christianisme en frappant d'estoc et de taille sur toutes les traditions reçues. Et l'on ne s'apercevait pas que cette „méthode“ — là était tout ce qu'il y a de moins méthodique, qu'il ne s'agissait pas tant, en première ligne, de se préoccuper de la „rationalité“ des choses — souvent absente en effet — que de dégager l'élément spécifiquement religieux des croyances, discernable même dans les dogmes les plus insoutenables, quitte ensuite, en s'élevant de cet élément comme base, à échafauder un credo nouveau. Le libéralisme n'a connu ni ce point de départ, ni ce point d'arrivée. Critique,

et essentiellement critique, il a démolé certaines idées traditionnelles, sans distinguer ce que, sous leur forme inadéquate, elles renfermaient de vie et par conséquent de vérité. Et, pour employer l'expression allemande, il a jeté l'enfant avec le bain. Sa prétendue réforme, si tapageuse ait-elle été, a définitivement avorté. Et nous en savons beaucoup, en Suisse romande en particulier, où le mouvement avait été si violent, qui, à l'heure qu'il est, repoussent du libéralisme avec horreur et le nom et la chose, encore qu'ils soient peut-être en matière critique plus indépendants que les plus détachés des libéraux. Ils ont compris — et bien heureusement! — que toutes les négations accumulées ne font pas une affirmation, et que, pour vivre, et même pour devenir rationnel, le christianisme doit commencer par se rendre compte de sa nature propre, qui est d'être *religieux* avant tout.

Cette vérité est si peu un truisme, que, oubliée tantôt par le libéralisme, elle semble aujourd'hui avoir disparu de l'horizon pour beaucoup de théologiens, savants, exégètes, moralistes ou philosophes.

On a reproché à l'abbé Loisy son manque de sens religieux en matière d'interprétation biblique. Que de commentateurs protestants ont comme lui énervé leurs ouvrages en les ramenant aux seules proportions de la philologie ou des hypothèses historiques! Dissection exégétique sur des livres qui ne paraissent plus que comme des cadavres. Incapacité de montrer la vie, un homme, une âme, dans un St-Paul par exemple. Sécheresse qu'on prend pour de l'exactitude, alors que pour montrer le passé dans sa réalité, il faut le ressusciter et l'actualiser. Documents religieux dans lesquels on distingue tout, sauf la religion. Non pas, entendons-nous! qu'il faille en critique faire de l'„édification“ à tout prix — on sait ce que vaut le genre dit „édifiant“ — ni transporter Toulouse à Berlin. Mais, de grâce, un peu de psychologie! Quand un cœur vibre, qu'on nous le montre, qu'on dise ce qui l'agite, qu'on écoute ses pulsations et, si possible, qu'on les explique! Cela aussi ressortit à l'exégèse. Et le Nouveau-Testament, très particulièrement, ne sera vraiment compris que lorsqu'au travers des mille divergences de son contenu, on aura mis à nu son inspiration dernière et une, qui est d'ordre religieux. Il n'est pas scientifique de laisser dans l'ombre cet élément central.

Même observation si du domaine de l'exégèse nous passons à celui de l'histoire. A cet égard, l'étude de la genèse du dogme chrétien est particulièrement instructive. Il nous paraît de plus en plus probable que la pensée chrétienne dès le second siècle, voire même à l'âge apostolique, a subi l'influence de ce qu'on est convenu d'appeler l'orientalisme. Le syncrétisme religieux qui caractérise le monde au début de notre ère ne pouvait manquer d'influencer les conceptions de la secte chrétienne grandissante; le gnosticisme de l'Orient, spécialement, a marqué de son empreinte, et parfois de façon très heureuse, nous n'hésitons pas à le dire, la manière de penser même de ceux qui, dans l'Eglise, se déclaraient ses adversaires les plus résolus. Plus profond encore fut le phénomène d'endosmose par lequel le christianisme se pénétra d'hellénisme. Les idées grecques, les catégories grecques, ont été un facteur si important dans la formation du dogme qu'aujourd'hui encore leur influence se fait sentir. Le christianisme ne pouvait prétendre à devenir la religion universelle sans se couler dans ce moule de la mentalité antique.

Mais encore, cela une fois admis, ne faut-il pas, ainsi que quelques historiens paraissent s'y ingénier, faire dériver tout le processus de l'orientalisme et de l'hellénisme, comme si le christianisme n'était que le produit combiné de ces deux forces? Elles l'ont façonné à leur image, c'est vrai, elle ne l'ont pourtant pas créé. Je n'en veux pour preuve que le dualisme foncier et irréductible entre l'humain et le divin qu'elles présupposent, tandis que le christianisme, pénétré d'hébraïsme, fruit définitif et parfait de ce que l'ancien prophétisme possédait en germe, a inauguré un monisme spiritualiste où l'homme, avec toute sa matière, réalise qu'il est de la race du Dieu esprit. C'est là proprement ce qui constitue l'originalité et la valeur de l'Évangile. Mais qu'est-ce donc, sinon la religion portée à sa dernière puissance? La critique historique aurait besoin quelquefois d'apprendre à le montrer mieux, et d'insister sur ce caractère spécifiquement religieux et absolument *sui generis* du christianisme. Le dogme chrétien, dès ses origines, est l'expression, imparfaite peut-être, mais l'expression quand même d'un sentiment d'un genre spécial. Si l'historien ne s'applique à le montrer, il évide la pensée chrétienne de son véritable contenu, et ôte à la reli-

gion ce qu'elle a de meilleur, l'essence même dont elle est formée.

Critique, exégèse, histoire, manquent ainsi leur but en négligeant de relever ce que dans la religion il y a de religieux et dans le christianisme de chrétien.

Corollaire, et peut-être à certains égards conséquence: lorsque la science pure fait place à la pensée et quand elle lui fournit les matériaux pour ses synthèses, l'élément premier de la religion est constamment laissé dans l'ombre, et l'Évangile est tout, sauf évangélique. On le fait consister dans ses dérivés, et son essence propre disparaît. Quelques-uns l'enferment dans certaines thèses philosophiques, les idéalistes purs. D'autres assimilent le christianisme à une certaine dogmatique; on a dénoncé cent fois l'illusion et l'intolérance de cet intellectualisme. Un bon nombre enfin ramènent la religion à la morale, soit vulgaire rationalisme, constatable essentiellement dans les masses, préoccupé moins de trouver Dieu que d'établir sa propre justice — cela est connu — soit illusion d'esprits par ailleurs fort religieux, mais incapables de considérer la religion autrement que sous l'angle de l'obéissance; mettant l'accent sur le péché, qui, si grave soit-il, n'est qu'un accident, sur la délivrance du péché, qui, vous rendît-elle mille fois heureux, n'est qu'un épisode, tandis que par delà le mal et la rédemption du mal, je dis plus encore: par delà le bien et l'accomplissement du bien, il y a place, dans la confiance, dans la joie, dans l'amour, dans le mysticisme, pour la communion de Dieu et des âmes, pour quelque chose de plus grand par conséquent que la morale, qui n'en est qu'un des côtés pratiques, pour la *religion*.

Qu'on ne nous accuse pas d'anomisme. Nous rendons à la morale l'honneur qui lui est dû, et nous dirons même de la morale chrétienne pratiquée qu'elle est une des pierres de touche du christianisme vécu. Mais elle n'est pas le christianisme. Et non seulement nous définissons la morale en fonction de la religion, mais nous prétendons que la notion de religion dépasse celle de morale et déborde sur celle-ci de toutes parts. Les deux idées ne se couvrent pas exactement, et si haut qu'on place celle d'obligation, la religion reste encore quelque chose de plus élevé et de plus grand, et, par essence, de *différent*. Une religion

parfaite, à supposer que nous pussions la réaliser, engendrerait sans doute une morale parfaite, mais une morale parfaite n'équivaudra jamais à une religion. On pourra appeler voix de Dieu la voix de la conscience, mais la conscience n'est pas Dieu, et s'il est louable d'exalter le devoir et encore davantage de lui obéir, cette exaltation et cette obéissance ne constituent pas la piété.

Nous réclamons pour la religion la reconnaissance de son caractère spécial. Nous en appelons de la religion „libérale“, ou scientifique, ou philosophique, dogmatique, ou moraliste, que sais-je encore! sociale peut-être, ou altruiste ou économique, à la *religion religieuse*.

Elle sera cela, ou, comme le modernisme, elle marchera elle aussi à sa fin.

NYON

LOUIS GOUMAZ



WEGWEISER

Du möchtest vornehm sein?

Bekämpf das Rohe,

Und schaffe allezeit

Das Lichte, Hohe.

Du willst vom Adel sein?

So wirke Gutes!

Das ist der wahre Brief

Des edlen Blutes.

Du möchtest ew'gen Ruhm?

Weih' all dein Leben

Der Liebe Heldentum!

Das krönt dein Streben.

ROBERT SEIDEL

